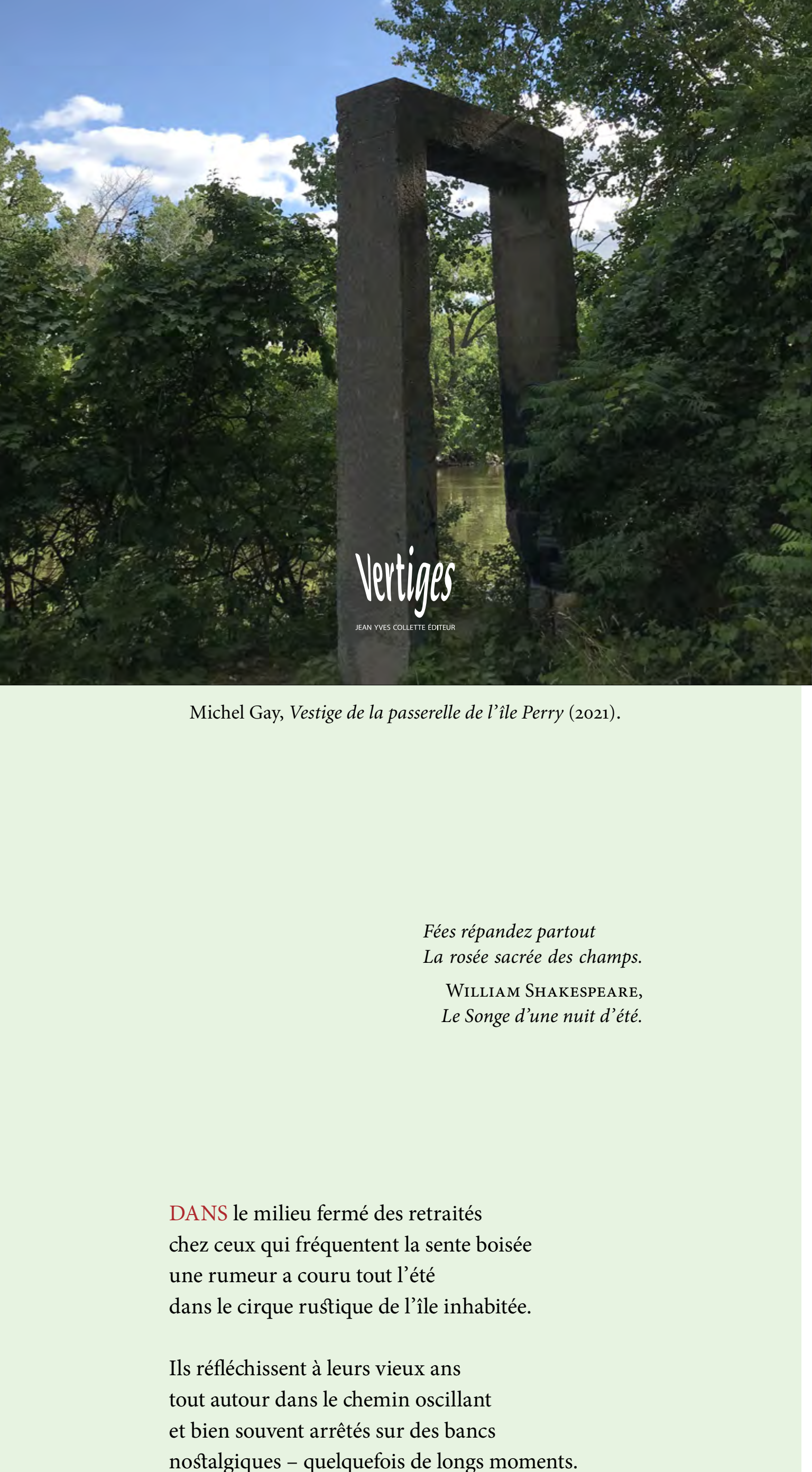


Jean Yves Collette

Le Dit de l'île Perry



Michel Gay, *Vestige de la passerelle de l'île Perry* (2021).

*Fées répandez partout
La rosée sacrée des champs.*

WILLIAM SHAKESPEARE,
Le Songe d'une nuit d'été.

DANS le milieu fermé des retraités
chez ceux qui fréquentent la sente boisée
une rumeur a couru tout l'été
dans le cirque rustique de l'île inhabitée.

Ils réfléchissent à leurs vieux ans
tout autour dans le chemin oscillant
et bien souvent arrêtés sur des bancs
nostalgiques – quelquefois de longs moments.

Dans le vague ou dans la lumière floue
ils laissent passer le temps d'août
et leurs yeux courent – est-ce le guilledou? –
ils ne savent si vérité ou le séisme des vieux genoux.

Une dame (une fée) parcourant l'île hier
la trouva agréable et se plut dans sa lumière
son dessin et ses idées la confortèrent
surtout la douceur arrondie de sa clairière.

Cette fée belle comme le jour – même la nuit –
âme de velours corps de lumière qui fuit
le bruit a circulé dans le parc de l'île Perry
que la femme jetait les voyeurs dans un puits.

Qu'importe! Ahuntsic lui-même prit ce chemin...
mais les vieux admirateurs n'en savaient rien
sur les flancs du récif ils ne la voyaient que le matin
ils ne se pouvaient défaire du charme jeté malin.



LES retraités comme la fée parties de ce dit
ne s'assemblent guère – solitaires ils cherchent un nid
d'où leur ardeur pourra s'épanouir par là ou ici
car la fée les trompe chaque jour changeant de lit.

Si la fortune est bonne et s'ils se trouvent proches
au travers des arbustes ou gisant derrière une roche
leurs yeux la scrutent leurs sens rajeunis l'approchent
un mot un geste un rien les rendraient gavroches.

Car la dame (une fée) désinvolte vient s'y reposer
ce faisant se montre devant et sur ses côtés
ses poses laissant croire qu'elle est seule exposée
et bien mieux galante que l'église à proximité.

La péri ferme les yeux ne montre rien
dans son pantalon desserré elle gisse
ensuite croient-ils – ils ne voient pas bien –
il ne se passe guère que ce que chacun fait sien.

Ainsi en est-il des jours bleus de l'été
les vieillards vont l'admirer sans oser s'approcher
ils aimeraient bien la humer mais en sont trop éloignés
au moins leurs esprits voquent la voile hardie libérée.



DES jours plus graves ou plus intenses sont venus
elle sait maintenant être admirée en plus d'être vue
ses vieux amis rassurés le pantalon plus bas descendu
la main semble fortement s'agiter et le souffle suspendu.

Des minutes passent – ils sont émus et en tension –
elle se tend se détend se défend de trop vives motions
la fée exhale de l'air annonce le passage d'un avion
un chant premier de ce genre attire leur attention.

Elle sourit à ses amis ils se cachent comme des souris
ils n'approchent car de la distance ils ont le souci
l'orgasme qu'elle leur donne fuit en l'air en petits cris
attise le corps de chacun de ses promis – à l'île Perry.



*Avant que la fée du plaisir solitaire ne pratique
son art avec assiduité à l'île Perry, pour le bonheur
rajeunissant des retraités des maisons environnantes,
un événement fortuit s'y est déroulé et a servi de
déclencheur à cette noble activité. C'était l'année
précédente et le soleil... Mais, lisez :*



VOILA comment tout cela a commencé : c'était en
septembre, le neuf, tout juste avant la fin de l'été,
un jour désigné par les astres et par la fatalité.

Une dame accompagnée vint s'y promener; elle
marchait comme une amoureuse, le corps collé à
celui qui entourait et pressait ses hanches.

Le couple a conversé longtemps. De loin, on les
admirait. Il prit du bon temps en se sustentant de
paroles et de mets qui semblèrent suffisants. Peu
après, à la table où ils étaient installés, le temps se
rafraîchit...

Le couple, en marchant, trouva un abri où la dame
aimée fut amenée à ressentir des émotions – qu'elle
exprima intensément...

À ce jour, nul ne peut dire s'il s'était agi de la bonté
d'un diable ou de celle d'un ange maléfique, car le
plein air aussi les avait bouleversés.

Ceux qui se reposaient à l'île Perry jurèrent
de n'avoir rien vu mais d'avoir tout entendu et
témoignèrent du chant profond. La jeunesse
réjouissait leurs vieilles pensées.

Puis le temps s'est arrêté. Comme dans l'île
d'Itsukushima, au Japon, où il ne pouvait être
question de naître ni de mourir, les vieillards
crurent qu'ils ne mourraient pas s'ils en restaient là.



LE SEIZE septembre, tôt dans la journée, la dame
accompagnée revint. Dans ses pensées et dans
son corps, une trousse s'était fixée depuis que l'air
tiède avait caressé ses nymphes. Elle recherchait –
rien d'autre – le frisson qui l'avait si pleinement
ébranlée.

Les amis de la fée ne croyant pas la revoir, ce fut de
leur vie le jour le plus enchanté. L'image qui s'était
blottie dans leur mémoire, sans pour autant qu'ils
en conservent un visage ou une teinte, prit tout
à coup dans leurs yeux une allure prodigieuse.
Dépassés la première fois, ils n'avaient pas
remarqué la flamme des cheveux ni la souplesse
de son corps terrestre, mais ils surent que c'était
elle – la déesse de l'île, comme ils l'avaient déjà
nommé – qui venait les visiter.

Ils la croisèrent dans le sentier et ils virent une
telle ardeur dans son regard quand elle leur sourit
qu'aucun ne doutait à cet instant que l'événement
inconcevable allait se reproduire.

Le couple collationna, mettant à l'épreuve les
impatients. Il sembla hésiter. Fallait-il pour le
même bonheur la même clairière où il s'était déjà
arrêté?

Les vieux étaient là, dans l'ombre, en attente de
la féerie qui allait les transporter. La dame aussi
pensait à eux et elle espérait qu'ils la voient, car
le bonheur qu'elle aurait viendrait pareillement
d'être admirée. Regardez-moi, écoutez-moi, frissonnez
avec moi, pensait-elle.

Pour recommencer leur amour, le couple choisit,
certes, la même clairière. Dans l'espace qui les
entourait, les admirateurs ne bougeaient plus; les
enthousiastes émus respiraient à peine; les oiseaux
inquiets interrompaient leurs chants...

Enfin dans les rayons de lumière qui traversaient
les branches des arbres, frémissante, la fée se laissa
envelopper par des bras languissant de la presser,
de la cajoler, de la caresser. Le couple s'embrassait
naturellement, leurs mains détaillant leurs corps,
la découpe des hanches, le rebond des fesses... les
amants allaient provoquer une liesse.

Les jambes de la fée s'ouvrirent, ses cuisses pleines
s'exposèrent au soleil et un bouquet s'épanouit en
leur milieu. Une fleur rose contournée de chatouille,
formée de pétales luisants et humides, se mouvait
et semblait parler avec le ciel. Une main jardinière
l'entretenait. La moindre partie plusieurs fois
enduite, le stigmate obtint toute l'attention qui
lui était destinée.

À vingt pas, peut-être beaucoup plus, tout fut
suspendu : le vent en premier lieu se retint, voulant
s'étourdir du chant qui se préparait... Dans ce
moment intense, sûre qu'elle était cette fois-ci
d'être absolument vue, la fée était heureuse. Ses
hanches bougeaient à peine; une légère tension
semblait animer ses muscles. Sa voix particulière
aux accords inimitables se dilatait. Impossible à
fixer, la voix perdait tout à coup la raison; elle se
déployait en une mélodie sensuelle et profonde
qui persuadait l'auditeur de jouir...

Venant du corps résolu de la déesse, le chant ne
s'entend pas tous les jours, mais qui l'a entendu
l'a entendu pour l'éternité.

*Ô grande Éternité, éternels sont tes faits ! (...)
Tu es toute dans toi, ta partie et ton tout,
Sans nul commencement, sans milieu ni sans bout,
Invincible, immuable, entière et toute ronde,
N'ayant partie en toi qui en toi ne réponde (...)*

PIERRE DE RONSARD,
Hymnes, I.



PENDANT des mois, les « bons » vieux se
remémorèrent la visite de la déesse de l'île. Leurs
souvenirs remplirent leur vie. Certains avaient
une mémoire plus inventive; ils entretenaient
la légende et rafraîchissaient des sensations qui
s'étiolaient – par la force des choses. Au milieu
de l'hiver, quand les vieux se contentaient de faire
le tour de leur domaine sans s'arrêter, la visite
de la fée était devenue une légende, et personne
n'aurait juré avoir vu ou entendu quelque chose
au sujet des visites d'une dame qui...

Pourtant, bien avant ce jour-là, il arriva à certains
de sombrer. Confrontés à ce bonheur soudain et à
cette bonté sans borne, ils prirent des jours avant
de pouvoir évoquer ce qui les avait ébranlés. Ce
qu'ils avaient vu les avait rendus si heureux... que
le bonheur avait failli les tuer. Ils y étaient si peu
habités...

Cette aventure est terminée;
son histoire extravagante vous fut racontée
par un oculaire témoin très empressé.

*Le Dit de l'île Perry**,
de Jean Yves Collette (1946-),
est l'édition princeps de ce conte
exhibitionniste à la fois effronté et pudique
dont l'écriture a été amorcée en 2006
et achevée en 2021.

ISBN : 978-2-89816-386-9
© Jean Yves Collette, 2021
– 1387 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org

* Le parc de l'île Perry, dans la rivière des Prairies, est
situé dans l'arrondissement Ahuntsic-Cartierville, dans
la ville de Montréal (Québec). D'abord nommée « île des
Messieurs », elle a aussi pris le sobriquet de « île aux
Fesses ». Sa superficie est de 1,65 hectare ou 28162 mètres
carrés. Son nom actuel provient de celui de Charles
Perry, un marchand de tabac, qui fut propriétaire de
l'île en 1837. La situation de l'île, en son point milieu, est
45° 32' 51" de latitude Nord et 73° 41' 51" de longitude Ouest.